

Mais Jean se piqua d'honneur, et, cette fois, n'ayant plus aucune crainte, il parvint presque aussi rapidement que Rouget à la plate forme.

Quant au Potard, il se leva avec sa légèreté habituelle et vint se joindre en riant à ses deux amis.

Par ma foi, s'écria-t-il, je donnerais bien de l'argent pour voir le vieux Michel nous poursuivre de ce côté, et faire avec nous cette ascension.

— Cela viendra peut-être !

— Espérons que non.

Tout en parlant ainsi, les trois amis se dirigèrent à marche forcée vers la ville de Noirmoutier, qu'ils atteignirent au bout d'une heure environ. Ils trouvèrent quelques matelots attendus dans les rues ; la mère Plumeau elle-même n'était pas encore couchée quand ils rentrèrent dans leur logement.

— Mon Dieu ! mon Dieu, dit la bonne femme en leur ouvrant la porte, comme vous avez été longtemps absents ! Vous trouverez votre soupe sur la braise ainsi que votre fri-ture. Mais tout cela ne sera plus guère bon.

— Tant pis, répondit gaiement Eugène, mais allez vous coucher, mère Plumeau, demain matin, nous partirons avant que vous ne soyez levée.

— Encore ?

— Oui, mais ce sera fini, et après, nous redeviendrons sages.

— A la bonne heure ! Bonsoir Messieurs !

— Bonsoir, Madame Plumeau !

Un quart d'heure après, les trois amis, épuisés par les fatigues et les émotions de la journée, dormaient à poings fermés.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, bien qu'il ne fit pas encore jour, Rouget, toujours alerte, éveillait ses compagnons :

— Allons, s'écriait-il, vite à l'ouvrage, nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons emporter nos provisions à la caverne, et quitter la ville sans qu'on nous voie.

Aussitôt les trois amis firent une ample provision de biscuits et de viandes salées ou fumées qu'ils tenaient en réserve et les cachèrent dans des sacs qu'ils mirent ensuite sur leur dos.

Le Potard prit son fusil et des munitions pour plusieurs jours, plomb, balles, poudre et capsules.

Quant à Beaugard, il se chargea d'un pic, de trois pioches et d'une quantité considérable de petites bougies, vulgairement appelées des queues de rats.

Rouget se promit de revenir encore prendre plusieurs objets dans la journée.

— A la fin, tu emporteras ton lit, dit en riant le Potard.

— Ma foi, cela pourrait bien venir. Au moins, là-bas, je dormirais tranquille.

— N'es-tu pas tranquille ici ?

— Pas tout à fait.

Vers cinq heures et demie le Potard, Rouget et Beaugard quittaient de nouveau la ville, chargés comme des baudets.

Ils ne rencontrèrent que File-à-Voile et l'Islandais qui déjà se rendaient au port et qui les regardèrent avec étonnement.

— Vous déménagez donc ? leur dit File-à-Voile en riant.

— Non, répondit Rouget, qui pliait sous son fardeau. Nous allons nous promener.

— En voilà une promenade ! On dirait que vous allez charger un navire.

— C'est pour avoir plus chaud, reprit le Potard, qui passa outre.

Les trois compagnons s'éloignèrent.

— Quels hommes singuliers ! murmura File-à-Voile.

— Oui, reprit l'Islandais, ils ne font rien comme les autres !

Une heure ou une heure et demie après, Rouget et ses amis, ayant traversé les bois, arrivaient à la falaise où ils déchargèrent leurs sacs et leurs paquets sur le sol.

Ils étaient épuisés de fatigue et ils passèrent une demi-heure à se reposer et à déjeuner, en attendant que le jour vint tout à fait.

Ils étaient dans une solitude complète.

Les baigneurs et les baigneuses étaient partis depuis longtemps et nul n'égaraient ses pas sur ces rivages inhospitaliers.

Les oiseaux mêmes se taisaient dans les bois, et l'on n'entendait que la mer qui frémissait et mugissait sourdement.

Vers sept heures, le soleil commença à s'élever au-dessus de l'horizon et à éclairer les bois et les rochers. Alors nos trois compagnons, bien reposés, se levèrent et l'opération commença. Elle s'accomplit rapidement, grâce à un stratagème et à un tour de force nouveau du braconnier.

Le Potard descendit dans la caverne et se plaça à l'entrée ; Jean resta sur la plate-forme et défit les ballots qu'il rangea devant lui par petits paquets, quant à Rouget, il se tint entre les deux hommes, s'accrochant d'une main à la racine et de l'autre prenant les objets que lui donnait Beaugard et les passant à Eugène.

Il avait été expressément convenu entre les trois amis qu'on n'emploierait aucune corde pour l'attacher à la racine et aider à la descente, de peur qu'elle ne laissât par le frottement quelque trace ou quelque indice révélateur.

Les trois amis, ainsi disposés, formaient comme une de ces échelles humaines dont les maçons ont coutume de se servir pour élever leurs pierres sur les échafaudages.

En moins d'une heure, tous les objets qu'ils avaient apportés furent soigneusement déposés dans la grotte, sur ces cavités qu'ils avaient remarqués la veille.

Puis, Rouget et Beaugard rejoignirent leur ami et on recommença l'exploration de la caverne. A cet effet, Beaugard alluma les bougies qu'il avait apportées avec lui. Chacun s'arma d'une pioche ou du pic et la descente commença.

La grotte était très étroite, mais très sèche et très longue, comme un boyau creusé dans une ardoisière.

Beaugard allait en tête, éclairant la marche et se soutenant de la main droite à la paroi pour ne pas tomber.

Rouget et le Potard le suivaient.

Quelquefois, la petite troupe était obligée de s'arrêter pour enlever quelques pierres qui s'étaient détachées de la voûte et obstruaient le passage.

Le souterrain s'inclinait avec une pente sensible vers le niveau de la mer, mais dans une direction que les trois compagnons ignoraient encore.

C'était une retraite autrefois choisie, creusée et disposée par les faux saulniers, qui y cachaient leurs marchandises, et qui avait servi plus tard, pendant les guerres de religion, à quelques bandits.

— C'est peut-être ici, murmurait Beaugard, que mon aïeul s'est sauvé après la mort de M. d'Elbée.

— Peut-être, mais en tous cas, on peut être sûr qu'il n'y est pas entré par en haut.

— Il y a sans doute une autre ouverture en bas.

Beaugard ne se trompait pas. Il fut obligé tout à coup de s'arrêter. Le souterrain était fermé par une muraille de terre, mêlée de cailloux et de racines.

— Ou ne peut aller plus loin, dit-il, il faut remonter.

— Non pas, reprit le Potard, il faut piocher et faire un trou, si c'est possible, pour savoir où nous sommes arrivés.

On se mit aussitôt au travail. A cet endroit, la caverne, étant plus large, permettait aux trois hommes de piocher à la fois.

La terre, extrêmement sèche et friable, se défit rapidement ; les cailloux roulèrent à droite et à gauche ; on écarta ou on coupa quelques racines et enfin, après une heure d'attente, le pic de Beaugard s'enfonça dans le vide :

— Voici le jour ! s'écria Jean.

— Prenez garde, lui dit Rouget ; n'ouvrez pas la grotte, voyons seulement où elle débouche.

Quelques coups de pioche et de pic furent adroitement donnés par le braconnier, et bientôt l'ouverture pratiquée entre deux grosses pierres permit à la petite troupe de constater que la caverne s'ouvrait près d'une grande plage, à la pointe ouest de l'île, en face de hauts rochers et à peu de distance du port.